



LES SERMONS DE  
C.H. SPURGEON

LA RÉPRIMANDE  
ADRESSÉE AUX  
PARESSEUX



MESSAGES INTEMPORELS DU  
PRINCE DES PRÉDICATEURS

# LA RÉPRIMANDE ADRESSÉE AUX PARESSEUX

Sermon prêché le 16 février 1902,  
à la chapelle de New Park Street, Southwark

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



# Table des matières

|  |   |
|--|---|
| 1. Le paresseux . . . . .                  | 3 |
| 2. Application au peuple de Dieu . . . . . | 9 |

# La réprimande adressée au paresseux

« A cause du froid, le paresseux ne laboure pas ; à la moisson, il voudrait récolter, mais il n'y a rien » (Pr 20.4).

La paresse est le péché criant des nations orientales. Je crois que le génie particulier du caractère anglo-saxon nous empêche, en tant que nation, d'être coupables de ce péché. Nous avons peut-être beaucoup d'autres vices plus répandus parmi nous, mais en Orient, presque tous les hommes sont paresseux. Si vous dites à un Turc de Constantinople que sa rue est sale – et elle l'est certainement, car les déchets y jonchent le sol et ne sont jamais balayés –, il vous répondra, assis les jambes croisées et fumant sa pipe : « C'est la volonté du Seigneur ». Si vous lui dites qu'il y a un incendie au bout de la rue, il ne s'émeut pas, mais dit : « C'est la volonté de Dieu ». Si vous lui disiez qu'il est assis sur un tas de poudre à canon et qu'il ferait mieux de faire attention à ce qu'une étincelle ne le fasse exploser, il ne bougerait probablement pas et ne retirerait pas sa pipe de sa bouche, sauf pour dire « C'est la volonté de Dieu ». Les voyageurs qui se rendent en Orient nous rapportent encore aujourd'hui certains des exemples les plus extraordinaires d'oisiveté chez ces peuples. Plus on va vers l'Est, moins il y a d'activité ; plus on va vers l'Ouest, plus l'esprit humain devient agité et, par conséquent, je suppose, plus actif. Cependant, si la surabondance d'oisiveté en Orient explique en grande partie pourquoi Salomon la condamne autant dans les Proverbes, et étant donné que ce livre était destiné à être lu non seulement en Orient mais partout ailleurs, je crains qu'il y ait aussi une certaine paresse en Occident, et comme ce livre était destiné à être lu en Angleterre, j'imagine qu'il doit y avoir quelques paresseux en Angleterre ; et cela n'est pas du tout le fruit de mon imagination, car je sais qu'il y en a beaucoup. On peut les croiser au coin des rues. On trouve beaucoup de gens paresseux dans les affaires, qui ne valent certainement pas leur pesant d'or, qui ne gagnent pas leur vie, même en ce qui concerne les choses de cette vie. Il y en a encore beaucoup trop à qui l'on peut appliquer les vers familiers du Dr Watts :

« C'est la voix du paresseux ; je l'ai entendu se plaindre :  
Vous m'avez réveillé trop tôt, je dois me rendormir. »

Il arrive aussi parfois que ces oisifs soient des personnes religieuses, ou prétendent l'être, bien que je n'aie aucune foi dans la religion d'un homme paresseux. Il me rappelle toujours un certain moine qui s'était rendu dans un monastère, déterminé à se consacrer entièrement à la contemplation et à la méditation. Quand il est arrivé sur place, il a vu

tous les moines travailler la terre, labourer ou tailler les vignes autour du monastère, alors il a déclaré très solennellement en entrant : « Travaillez, non pour la nourriture qui périt » (Jn 6.27). Les frères ont souri et ont continué leur travail. Il a estimé de son devoir de les réprimander une seconde fois en disant : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée » (Lu 10.41,42). Cependant, elle lui fut enlevée, car la cloche ne sonna pas à l'heure habituelle pour les repas ; et notre frère, après avoir attendu quelques heures dans sa cellule en prière, commençant à ressentir certains appels intérieurs, sortit et, abordant le prier du monastère, lui demanda : « Les frères ne mangent-ils pas ? » « Mangez-vous ? » dit-il ; « Je pensais que vous étiez un homme spirituel, car vous avez dit aux frères : « Travaillez, non pour la nourriture qui périt » (Jn 6.27). « Oh, oui ! » répondit-il, « Je sais que j'ai dit cela, mais je pensais que les frères mangeraient. » « Oui, » répondit le prier, « c'est vrai, mais nous avons une règle dans notre monastère selon laquelle seuls ceux qui travaillent peuvent manger. Une telle règle se trouve également dans les Écritures, rappela-t-il au moine ; Paul lui-même l'a dit : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (2 Th 3.10). Je pense que le maître de ce monastère a agi et parlé avec sagesse. Un homme doit travailler dans cette vie. Il a été envoyé dans ce monde pour être assidu dans sa vocation, dans la position que Dieu a bien voulu lui donner dans la vie.

Cependant, je n'ai pas l'intention de traiter maintenant de cet aspect du sujet. Je vais plutôt attirer votre attention sur des questions spirituelles. Je ne suis pas légaliste ; je sais que les œuvres de la loi ne peuvent sauver personne, car « personne ne sera justifié devant lui par les œuvres de la loi » (Ro 3.20). Je sais que l'œuvre du salut est uniquement par la grâce, et que toutes nos bonnes œuvres ne sont pas les nôtres, mais sont accomplies en nous par la grâce divine ; pourtant, je ne peux fermer les yeux sur le fait que, bien que l'Écriture nie continuellement que le salut soit par les œuvres, elle parle toujours de l'œuvre de la grâce dans le cœur de l'homme et de l'expérience du croyant comme étant un travailleur acharné. Car n'entendons-nous pas continuellement décrire le chrétien comme un pèlerin, comme quelqu'un qui est engagé dans un long et pénible voyage ? Il n'est pas décrit comme un gentleman porté sur le dos d'autres hommes ou transporté dans un véhicule, mais comme un pèlerin qui doit peiner sur la route ; on lui dit de ne pas se lasser et de ne pas faiblir dans son esprit ; on l'avertit que la route sera très difficile et très longue, et qu'il devra courir avec endurance la course qui lui est proposée. Le simple fait d'utiliser une telle image ne donne pas l'impression que la religion soit une chose facile. D'un autre côté, la religion est décrite comme une bataille. Le chrétien est continuellement exhorté à revêtir l'armure complète de Dieu et à mener le bon combat de la foi. On lui dit de résister jusqu'au sang dans sa lutte contre le péché. Cela ne donne pas l'impression qu'il soit très facile d'être chrétien, comme si le christianisme était une sorte de chose à garder dans un coffret. Il semble qu'il y ait quelque chose à faire, un ennemi à combattre, une grande tâche à accomplir. Quand je trouve une autre image, peut-être encore plus forte parce qu'elle combine l'idée d'avancer avec celle de lutter, quand je trouve l'image de l'agonie : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite » (Lu 13.24), presse, pousse, peins, efforce-toi, travaille, je ne peux pas imaginer qu'être chrétien, c'est être un oisif ou un paresseux. Non, mes frères, bien que le salut ne vienne pas de nos œuvres, dès que le Seigneur aura mis en nous la vie divine, nous commencerons à travailler pour obtenir la nourriture qui dure jusqu'à la

vie éternelle, nous nous efforcerons d'entrer par la porte étroite et nous courrons avec persévérance la course qui nous est proposée, et nous supporterons les épreuves comme de bons soldats de Jésus-Christ.

C'est précisément ce point de la religion que beaucoup d'hommes n'aiment pas. Ils préfèrent une religion facile : des prairies fleuries, des ruisseaux qui coulent, des clairières ensoleillées, toutes ces choses qu'ils aiment ; mais ils n'aiment pas escalader des montagnes, nager dans des rivières, traverser des feux, se battre, lutter et se débattre. Ils suivent le chemin du pèlerin jusqu'à ce qu'ils arrivent à un marécage, puis ils s'offusquent. Quand le chemin était facile, cela ne les dérangeait pas ; mais lorsqu'ils tombent dans le marécage et commencent à se salir, ils rampent aussitôt vers le côté du marécage le plus proche de leur maison et, comme M. Pliable dans « Le Voyage du pèlerin », dont vous avez souvent entendu parler, ils retournent dans leur maison dans la Cité de la Destruction. Ils ont suivi le bon chemin pendant un certain temps, mais ils ont découvert que la religion n'était pas aussi facile qu'ils le pensaient et ils ont donc fait demi-tour.

C'est de ces personnes dont je vais vous parler. « A cause du froid, le paresseux ne laboure pas ; à la moisson, il voudrait récolter, mais il n'y a rien ». Après avoir parlé de lui, je m'adresserai brièvement à ceux d'entre vous qui labourent dans les champs de Dieu, pour vous exhorter à ne pas chercher d'excuses, à ne pas tarder à servir votre Maître, mais à labourer d'autant plus fort qu'il fait froid, car le jour vient où une moisson joyeuse récompensera toutes vos peines.

## 1. Le paresseux

Premièrement, je vais parler de ce paresseux.

Labourer est un travail pénible et le paresseux ne l'aime pas. S'il parcourt le champ une ou deux fois, il fait un petit tour et laisse une large bande en jachère ; de plus, il s'appuie sur le manche de sa charrue, qui ne s'enfonce donc pas très profondément, pas autant que si, comme le laboureur actif, il tenait les manches vers le haut afin que le soc s'enfonce profondément dans le sol. Mais il avance en hochant la tête, à moitié traîné par ses chevaux, heureux de ne rien faire. Il serait très heureux si ses pieds pouvaient avancer sans qu'il ait à les bouger, si les mottes de terre pouvaient se déplacer les unes les autres et soulever ses pieds à sa place, afin qu'il n'ait pas à se donner la peine de suivre sa charrue. Mais le paresseux sait qu'on se moquerait de lui s'il disait que labourer est un travail difficile, alors il n'aime pas le dire. « Je dois trouver une meilleure excuse », pense-t-il, alors il dit : « Il fait si froid, il fait si froid ! Cela ne me dérangerait pas d'aller labourer, mais je suis presque gelé à mort ; je vais avoir des engelures ; je n'ai pas assez de vêtements pour me tenir chaud ; j'ai tellement froid aux doigts. Oh, comme la neige tombe ! Les étangs sont tous gelés ; le sol est si dur ; le soc de la charrue va se casser ; il fait si froid ! » Paresseux ! Pourquoi ne dis-tu pas que labourer est un travail difficile ? C'est ce que l'on dit en anglais. Mais non, il lui faut une excuse plus distinguée pour ne pas être ridiculisé. Supposons qu'il ne fasse pas froid, savez-vous ce qu'il dirait ? « Oh, il fait tellement chaud ! Je ne peux pas labourer ; la sueur coule

sur mes joues. Vous ne voudriez pas que je laboure par cette chaleur, n'est-ce pas ? » Supposons qu'il ne fasse ni chaud ni froid, eh bien, je crois qu'il dirait qu'il pleut ; et s'il ne pleuvait pas, il dirait que le sol est trop sec, car selon lui, une mauvaise excuse vaut mieux que pas d'excuse du tout ; et donc, il continuera à trouver des excuses jusqu'à la fin du chapitre ; il fera n'importe quoi plutôt que d'aller faire le travail qu'il n'aime pas, c'est-à-dire labourer.

Maintenant, je vous ai fait sourire. J'aimerais pouvoir vous faire pleurer, car il y aura plus de raisons de pleurer que de sourire à ce sujet, lorsque je vous montrerai que c'est spirituellement le cas pour beaucoup. Il y a des hommes et des femmes qui aimeraient aller au ciel sans avoir à faire d'efforts. Ils veulent profiter de la récolte, mais ils n'aiment pas le travail de labour. Ils n'ont pas l'honnêteté élémentaire de dire : « Je n'aime pas la religion ». Mais que pensez-vous qu'ils disent ? Eh bien, ils trouvent une autre excuse. Parfois, c'est celle-ci : « Eh bien, je suis aussi désireux que n'importe qui d'être chrétien, mais vous savez, les temps sont si durs ». Les temps sont durs ! Les temps ont toujours été durs pour des gens comme vous. « Mais en ces temps-ci, disent-ils, les chrétiens ne sont pas chaleureux ; ils ont tous le cœur froid. Je vais à la chapelle et personne ne me parle. Il n'y a plus la moitié de la religion qu'il y avait autrefois, et ce qui reste n'est pas aussi bon qu'avant. La valeur de la religion a baissé. Si je vivais en Irlande, je labourerais ; si je vivais là où il y a le Réveil, je serais un saint ; ou si j'avais vécu à l'époque de l'apôtre Paul et entendu un tel prédicateur, ou si j'avais pu parler à ces premiers chrétiens, je ne m'opposerais pas à être chrétien. Mais nous vivons à une époque si froide, avec tant d'hypocrites et si peu de chrétiens, que je ne pense pas que je me soucierai du tout de religion. »

Ah ! C'est une jolie excuse, car vous savez que ce que vous dites est faux. Tout d'abord, vous savez qu'il y a encore de la vie dans l'Église du Christ, et qu'il existe encore (si vous prenez la peine de chercher) quelques chrétiens bons, aimants et chaleureux. Vous savez qu'il reste encore des prédicateurs fidèles. Les fidèles n'ont pas disparu parmi les hommes ; et bien que les hypocrites soient nombreux, il existe encore beaucoup d'âmes sincères. Et s'il n'y en avait pas ? En quoi cela vous concerne-t-il ? Êtes-vous satisfait d'être perdu parce que l'Église n'est pas ce qu'elle devrait être ? Regardez simplement les choses sous cet angle. Parce qu'il y a beaucoup d'hypocrites, vous avez décidé d'aller en enfer. Est-ce bien cela ? Parce qu'il y a tant de gens qui y vont, vous pensez que vous y irez aussi pour leur tenir compagnie. Est-ce bien ce que vous voulez dire ? « Non ! » dites-vous, « ce n'est pas cela. » C'est bien cela, M. Paresseux, même si vous n'aimez pas le dire. C'est une mauvaise excuse que vous avez trouvée. Elle ne tient pas la route, et vous le savez bien. Vous savez très bien que, lorsque votre conscience s'exprime, elle vous dit que cette excuse est mauvaise. C'est une excuse qui ne vous satisfera pas lorsque vous serez sur votre lit de mort ; et surtout, c'est une excuse qui disparaîtra le jour du jugement dernier, tout comme la brume disparaît devant le soleil levant. En quoi cela vous regarde-t-il de savoir ce qu'est ou ce que n'est pas l'Église ? Si vous ne pensez pas aux choses de Dieu en ces temps difficiles, vous n'y penserez pas non plus dans les meilleurs moments ; et si l'agence actuelle n'est pas une bénédiction pour vous, vous ne vous convertirez pas, même si quelqu'un revenait d'entre les morts.

« Mais, dit M. Paresseux, si ce n'est pas une bonne excuse, j'en donnerai une autre.

C'est bien beau pour vous, Monsieur le Pasteur, de parler de religion, mais vous ne savez pas où je vis ; vous ne connaissez pas mon métier et le genre de collègues avec lesquels je travaille. Vous savez très bien qu'il m'est déjà difficile de m'en sortir comme ça, en me contentant d'aller à l'église ; mais si je m'y consacrais vraiment de tout mon cœur, ils me tomberaient tous dessus. Je vous le dis, monsieur, mon métier est tel que je ne pourrais pas l'exercer tout en étant chrétien. » Alors, M. Paresseux, si c'est une activité que vous ne pouvez pas exercer sans aller en enfer, abandonnez-la, monsieur. « Ah, mais alors, monsieur, nous devons vivre ! » « Oui, monsieur, mais nous devons aussi mourir. Veuillez vous en souvenir également, car cela me semble être une nécessité bien plus grande. Parfois, quand les gens me disent : « Mais vous savez, nous devons vivre », je ne vois pas en quoi c'est une nécessité. Certains d'entre eux seraient presque aussi bien morts que vivants. « Mais nous devons vivre. » Je n'en suis pas sûr ; je suis sûr d'une autre chose, vous devez mourir. Oh, que vous pensiez plutôt à mourir qu'à vivre ! D'ailleurs, c'est absurde de dire que vous ne pouvez pas exercer votre métier et être chrétien. Je vous le dis, monsieur, il n'y a pas de métier légitime qu'un homme ne puisse exercer et qui ne lui permette d'honorer son Maître ; ou s'il existe un tel métier, quittez-le comme vous quitteriez la ville de Sodome en flammes. « Mais je vis dans une maison impie, monsieur ; on se moque tellement de moi. » Oui, monsieur ; mais si quelqu'un vous laissait mille livres à condition que vous portiez un ruban rouge autour du bras, vous savez que vous seriez ridiculisé si vous le faisiez, ou supposons que la condition soit que vous portiez un bonnet d'âne pendant une semaine et que vous receviez ensuite mille livres par an à vie, ne le porteriez-vous pas ? Ah ! Je ne voudrais pas vous faire confiance. Je crois que vous la porteriez, et quand les gens se moqueraient, vous diriez : « Vous pouvez rire, mais je suis bien récompensé pour cela. » Pourtant, ici, c'est votre âme qui est en jeu, et vous dites qu'un peu de moquerie vous fait reculer. Je ne vous crois pas, monsieur. Je ne pense pas que vous soyez assez stupide pour être ridiculisé jusqu'à l'enfer, car vous ne pouvez pas être ridiculisé à nouveau par tous leurs rires. Je pense que votre deuxième excuse est aussi mauvaise que la première ; je la réduis en mille morceaux. Le fait est, monsieur, que vous n'aimez pas la religion ; c'est la vérité. Vous ne voulez pas renoncer à vos péchés. Vous êtes prêt à continuer d'être ce que vous êtes : un pécheur mort dans ses transgressions et ses péchés. C'est aussi clair et simple que cela, et toutes les excuses que vous pouvez trouver n'y changeront rien.

« Non, dit l'un, mais c'est tellement difficile d'être chrétien. Très souvent, quand j'entends le prédicateur dire quel genre de personnes nous devrions être, je me dis : « Ah ! Je ferais mieux de ne pas m'engager dans cette voie, car je n'irai jamais jusqu'au bout. Quand j'entends parler des épreuves, des tentations et des difficultés que rencontrent les enfants de Dieu, je me dis que je ne m'engagerai pas dans cette voie. » Vous voilà encore, M. Paresseux, vous ne voulez pas labourer à cause du froid. Mais ne vous souvenez-vous pas de ce qui vous a si souvent été répété : même si nous avons beaucoup de troubles et d'épreuves, la grâce nous suffit amplement ? Ne savez-vous pas que même si le chemin est long, nos chaussures sont de fer et d'airain, et même si le travail est dur, la toute-puissance nous a promis de nous donner la force nécessaire ? Vous ne voyez qu'un seul aspect de la question, et pas l'autre. Pourquoi ne pas réfléchir un instant à cette grâce de Dieu qui garantit d'aider et de mener à bien tous ceux en qui elle commence son œuvre ? Monsieur, votre excuse est futile. Je vous le répète, la vérité nue est que vous aimez vos péchés, que vous les aimez plus que le ciel, plus que la vie éternelle, que vous

êtes paresseux, que vous n'aimez ni la prière, ni la foi, ni la repentance, et je vous avertis que votre sort sera celui de ce paresseux qui mendiait pendant la moisson et n'avait rien.

Quelqu'un d'autre dit : « Je n'ai pas le temps, vraiment pas ». Le temps pour quoi, monsieur ? Que voulez-vous dire ? « Eh bien, je n'ai pas le temps de prier une heure le matin ! » Qui a dit que vous en aviez le temps ? « Mais je n'ai pas le temps de m'occuper de religion toute la journée. » Qui vous a demandé de le faire, monsieur ? Je suppose que vous trouvez le temps pour vous amuser ; peut-être trouvez-vous le temps pour ce que vous appelez les loisirs, et autres activités similaires. Il y a beaucoup de moments précieux que vous laissez passer et que vous n'utilisez jamais. Quand on veut, on peut, et si le Saint-Esprit vous a fait aimer la religion et les choses de Dieu, vous trouverez suffisamment de temps. C'est une excuse pire que toutes les autres, car Dieu vous a donné le temps ; et si vous ne l'avez pas, c'est que vous l'avez perdu. Cherchez-le, car vous devrez en rendre compte au dernier jour. Vous avez caché votre talent dans un linge, et maintenant vous dites que vous ne le trouvez plus. Vous l'aviez, monsieur ; où il se trouve, c'est votre affaire, pas la mienne. Cherchez-le ; et que Dieu vous aide à vous débarrasser de votre paresse et que vous soyez sincèrement poussé par le Saint-Esprit à devenir chrétien, à embrasser la vie du pèlerin et à courir avec diligence la course qui vous est proposée !

J'ai donc essayé de décrire le paresseux comme l'homme qui ne veut pas labourer à cause du froid, l'homme qui aimerait être chrétien, mais qui n'aime pas la croix, qui aimerait aller au ciel, mais qui n'aime pas le chemin qui y mène. Il voudrait être sauvé, mais hélas ! il ne peut renoncer à son péché, il ne peut vivre dans la sainteté. Il aimerait être couronné vainqueur, mais il n'aime pas mener le combat. Il aimerait moissonner, mais il ne se soucie ni de labourer ni de semer. Monsieur le paresseux, j'ai trois petites phrases à vous répéter ; voulez-vous essayer de les garder précieusement ? Pas de peine, pas de gain ; pas de sueur, pas de récompense ; pas de moulin, pas de farine. Voulez-vous simplement vous souvenir de ces trois choses ? Je vais vous les répéter de peur que vous ne les oubliiez. On n'a rien sans rien ; pas de sueur, pas de récompense ; pas de moulin, pas de farine. Alors levez-vous, monsieur, et que Dieu vous accorde de vous lever dans un but précis ! « Réveille-toi, toi qui dors, Relève-toi d'entre les morts, et Christ t'éclairera » (Ép 5.14). « Ne dormons donc point comme les autres, mais veillons et soyons sobres » (1 Th 5.6).

Mais, M. Paresseux, cette vie est le temps des labours et des semailles. C'est l'hiver chez nous en ce moment, mais attendez un peu et le printemps viendra, puis la moisson. Certains d'entre nous attendent avec impatience le moment où nous récolterons la moisson dorée, la moisson qui nous est donnée par grâce, mais pour laquelle nous avons semé la graine ; car Osée l'exprime magnifiquement : « Semez selon la justice, moissonnez selon la miséricorde » (Os 10.12). Nous semons dans la justice, mais la moisson ne nous est pas donnée comme le fruit de la justice, elle nous est donnée par miséricorde. Récoltez dans la miséricorde ! Quel jour joyeux ce sera lorsque les véritables semeurs de Dieu récolteront leurs moissons ! Les anges seront avec nous ; ils transporteront la moisson avec nous ; et les hommes et les anges, main dans la main, entreront aux portes du paradis en apportant leurs gerbes avec eux.

Où est notre ami le paresseux ? Oh, le voilà ! A-t-il froid maintenant ? Non, mais comme il a changé ! Il me semblait être un gentleman très élégant lorsqu'il était assis près du feu l'hiver dernier, se frottant les mains et disant qu'il ne labourerait pas. À quoi ressemble-t-il maintenant ? À quoi ressemble son esprit désincarné ? Hélas ! Pauvre malheureux, il mendie. Les saints crient de joie, mais lui gémit. Ils se réjouissent, mais lui est triste. Ils sont emmenés au ciel et logés dans la grange du Seigneur, mais lui est un vagabond sans abri, mendiant. Regardez-le ; il vient de se présenter à la grande porte dorée et il a soulevé le heurtoir en perle — écoutez le bruit — et il crie : « Seigneur, Seigneur, Nous avons mangé et bu devant toi » — tout comme vous, M. Paresseux ; vous ne pensez qu'à manger et à boire — « et tu as enseigné dans nos rues » (Lu 13.26) — très probablement, monsieur ; vous êtes justement le genre d'homme à qui il faut enseigner ; mais vous n'avez jamais rien fait de ce qu'on vous a enseigné. Entendez-vous les paroles terribles du Jésus aimant : « Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité » (Mt 7.23) ? La porte dorée ne s'ouvre pas pour lui. Il continue à mendier, mais la réponse lui est donnée : « Tu as négligé le temps des semailles, et maintenant, le temps de la moisson doit être pour toi un temps de mendicité éternelle. » Maintenant, il s'approche de l'ange là-haut et s'écrie : « Esprit lumineux, fais-moi entrer dans les cours célestes. Il est vrai que j'ai gaspillé mon temps sur terre, mais ô combien je le regrette amèrement aujourd'hui ! Oh, si seulement je pouvais retrouver les heures que j'ai gaspillées, que ne ferais-je pas ? Si seulement je pouvais entendre à nouveau l'Évangile prêché, je l'écouterais de toutes mes oreilles, et je suis sûr que je le recevrais et que je lui obéirais. » Mais l'ange répond : « Je n'ai pas le pouvoir de te laisser entrer. D'ailleurs, même si je le pouvais, je ne le ferais pas. Tu as eu ton jour, et il est passé, et maintenant tu as ta nuit. Tu avais ta lampe, mais tu ne l'as pas entretenue. Tu n'as pas pris soin d'avoir de l'huile dans ton récipient pour ta lampe ; et maintenant, ta lampe s'est éteinte, la porte de l'Époux est fermée, et tu ne peux pas entrer. » Maintenant, je le vois, car il est vraiment très triste, suppliant un saint qui vient d'arriver et lui disant : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. » (Mt 25.8) Mais l'autre répond : « Non ; il n'y en aurait pas assez pour nous et pour vous ; allez plutôt chez ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous » (Mt 25.9). « Dieu m'a donné la grâce pour moi-même, mais je n'en ai pas à partager avec quelqu'un d'autre. »

Je me souviens du rêve d'une mère qui, après avoir exhorté ses enfants, leur avoir parlé, prié et lutté avec eux, s'était retirée pour se reposer et avait rêvé du jour du jugement dernier où elle et ses enfants s'étaient levés de la tombe familiale. La trompette déchirait l'air de son terrible son, et elle était là, « sauvée », mais ses enfants étaient toujours impénitents. Elle rêvait qu'ils s'agrippaient à sa taille, s'accrochaient à ses vêtements et criaient : « Maman, sauve-nous ! Emmène-nous au ciel avec toi ». Mais elle rêvait qu'un esprit venait, un ange lumineux, les arrachait d'elle et l'emportait au ciel tandis qu'ils restaient là. Et elle se souvenait aussi dans ce rêve qu'elle ne se souciait pas d'eux, qu'elle ne pensait pas à eux ; son esprit était tellement absorbé par la seule pensée que Dieu agissait justement envers eux, qu'ils avaient eu leur temps pour semer, qu'ils n'avaient pas semé et qu'ils ne devaient maintenant pas s'attendre à une moisson. La justice de Dieu remplissait tellement son cœur qu'elle ne pouvait même pas pleurer pour eux lorsqu'elle leur était enlevée.

Ah, paresseux ! Tu mendieras dans l'autre monde, mon ami ; et même si tu ne penses pas aux préoccupations de ton âme aujourd'hui, tu y penseras alors. Il existe un endroit où se tient chaque jour, à chaque heure, une terrible réunion de prière ; une réunion où tous les participants prient, pas seulement un, mais tous ; et ils prient aussi avec des soupirs, des gémissements et des larmes ; et pourtant, ils ne sont jamais entendus. Cette réunion de prière se tient en enfer. Il y a là-bas une réunion de mendicité, en effet. Oh, si seulement il y avait sur terre la moitié des prières qui seront là-bas ! Oh, si seulement les larmes versées dans l'éternité avaient été versées à temps ! Oh, si seulement l'agonie que ressentent maintenant les perdus avait été ressentie à l'avance ! Oh, s'ils s'étaient repentis avant que leur vie ne s'achève ! Oh, si seulement leurs cœurs avaient été adoucis avant que le terrible feu du jugement ne les ait fait fondre !

Mais remarquez que même si le paresseux mendie pendant la moisson, il n'obtient rien. Or, au moment de la moisson, quand tout est en abondance, tout le monde est généreux. Si un homme voit un mendiant dans la rue pendant la moisson, il ne lui refusera rien. Il peut aller glaner dans les champs, car il y en a assez pour tout le monde. C'est une saison d'abondance ; personne n'en veut à son pauvre prochain à ce moment-là. Mais voici le point terrible : lors de la dernière moisson, lorsque l'homme paresseux mendiera du pain, personne ne lui donnera quoi que ce soit. Je le vois debout à la porte du ciel, et il regarde à l'intérieur. Là, ils sont en train de festoyer, et il dit : « Oui, Seigneur, dit-elle, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres » (Mt 15.27). Mais on le lui refuse. Il est là, dans les flammes de l'enfer, et il crie : « Père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare, pour qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et me rafraîchisse la langue ; car je souffre cruellement dans cette flamme » (Lu 16.24), mais on le lui refuse. Il mendie pendant la moisson et il n'a rien ; la mendicité devient d'autant plus terrible que ses résultats sont si décevants. « Et dire que les autres ont tant, alors que moi, je n'ai rien ; que les autres sont bénis, mais moi, je suis maudit. »

Je pense que l'un des tourments de l'enfer sera pour le pécheur de voir certains de ses proches et amis au paradis, alors que lui-même en sera exclu. Réfléchissez, mon cher auditeur, à ce que vous ressentiriez si vous voyiez votre femme au paradis et que vous-même en étiez éternellement exclu. Mère, que feriez-vous si vous voyiez vos bébés, ces précieux enfants qui ont pris un vol précoce vers le paradis, si vous les voyiez là-haut, mais qu'un grand gouffre vous séparait d'eux, de sorte que vous ne pourriez jamais les atteindre, mais que vous en étiez exclu et qu'ils étaient glorifiés ! Réfléchissez à cette pensée, je vous en supplie, et que Dieu accorde à chacun d'entre vous la grâce d'être poussé par l'amour du Christ à échapper à l'enfer et à voler vers le ciel ; car ainsi vous dit le Seigneur : « Sauve-toi, pour ta vie ; ne regarde pas derrière toi, et ne t'arrête pas dans toute la plaine ; sauve-toi vers la montagne, de peur que tu ne périsses » (Ge 19.17). Sois sage aujourd'hui, ô pécheur ; demain n'arrivera peut-être jamais ! Maintenant, maintenant, réfléchis ; repents-toi maintenant ; remets ton âme au Christ maintenant ; renonce à tes péchés maintenant ; que l'Esprit t'aide maintenant à commencer une nouvelle vie et à prendre au sérieux ton salut ; car souviens-toi, même si tu as ri quand j'ai décrit le paresseux tout à l'heure, il n'y aura pas de quoi rire si tu te retrouves à sa place le jour du jugement, si tu portes ses haillons et si sa misère est ta part éternelle. Que Dieu vous accorde d'en finir avec vos excuses futiles ; puissiez-vous considérer véritablement cette question à la lumière du jour du jugement dernier ; et

que Dieu vous accorde la grâce d'agir de telle sorte qu'à partir de maintenant, vous puissiez être compté parmi les disciples du Christ les plus diligents, les plus fervents et les plus anxieux, labourant chaque jour avec une charrue tirée par une puissance supérieure, mais une charrue qui entrera dans le monde et laissera derrière elle un sillon utile, afin qu'au jour de la moisson, vous puissiez avoir votre part, et ne pas, comme le paresseux, mendier et n'avoir rien.

## 2. Application au peuple de Dieu

Maintenant il me reste quelques minutes pour m'adresser au peuple de Dieu.

Maintenant que j'ai ainsi interpellé les paresseux, il me reste quelques minutes pour m'adresser au peuple de Dieu ; sachant que vous représentez de loin la plus grande partie de ceux à qui je m'adresse, je regrette de n'avoir que si peu de temps à vous consacrer, mais je ne peux faire que ces quelques remarques.

Mes chers frères et sœurs, le Seigneur, par sa grâce souveraine, a mis notre main à la charrue. Autrefois, comme nos pauvres compagnons pécheurs, nous détestions cette charrue, et nous ne nous y serions jamais mis si la grâce souveraine ne nous y avait pas amenés. Aujourd'hui, nous avons secoué notre ancienne paresse et nous prenons au sérieux la question du salut ; mais ne sentons-nous pas parfois cette ancienne lenteur nous envahir à nouveau ? Lorsque l'on nous demande de faire quelque chose pour la cause du Christ, ne trouvons-nous pas des excuses ? Il y a là-bas un frère qui devrait rejoindre l'église, mais qui ne le fait pas, et son excuse est très stupide ; je ne vous dirai pas laquelle. Il y a un autre frère — peu importe qui c'est — à qui le chapeau va comme un gant, qu'il le porte jusqu'à ce qu'il soit usé, et qu'il s'use vite ! — il devrait enseigner à l'école du sabbat, il vit dans un endroit très pratique, mais il n'aime pas l'école. Il y a un autre frère, il devrait faire quelque chose, mais il dit qu'en réalité, sa situation actuelle est telle qu'il ne voit pas comment il pourrait le faire. Le fait est qu'il fait froid, mes frères, et que vous ne voulez pas labourer. Rappelez-vous que ce sont toujours ceux qui ne labourent pas qui ont le plus froid, car ceux qui labourent se réchauffent. J'ai toujours remarqué que les personnes qui se disputent dans une église sont celles qui ne font rien. Ceux qui ne font rien se plaignent toujours. Ils disent : « Ah ! il n'y a pas d'amour dans l'église » - parce que vous n'en avez pas ! « Ah », dites-vous, « mais ils ne se parlent pas » - vous voulez dire que vous ne leur parlez pas. « Non », dit l'un, « mais ils ne sont pas actifs ». Vous voulez dire que vous n'êtes pas actifs, car ce que vous pensez qu'ils sont, croyez-moi, c'est ce que vous êtes vous-mêmes ; car nous nous voyons surtout dans les autres, et l'idée que nous avons des autres suit de près l'idée que nous devrions avoir de nous-mêmes, sauf quand c'est une bonne idée, et alors moins nous nous complaisons dans cette pensée comme étant une image de nous-mêmes, mieux c'est.

Mais chaque fois que cette lassitude vous envahit, je veux que vous pensiez à quelqu'un que vous aimez, qui sera un exemple pour vous. Maintenant, qui pensez-vous que je vais vous montrer, si vous commencez à vous sentir fatigués et découragés ? Ah, ce n'est pas un diacre de l'église, ni un pasteur ; ce n'est pas un prédicateur renommé d'autrefois ;—si, c'est bien cela—je me suis trompé ; c'est un prédicateur renommé d'au-

trefois—quelqu'un que vous aimez. Chaque fois que vous vous sentirez faibles et fatigués, pensez à celui qui a labouré plus que vous ne pourrez jamais le faire, et qui a creusé des sillons plus profonds, et qui a labouré plus durement sur une roche plus dure et un sol plus difficile que celui que vous avez à labourer. Chaque fois que vous serez fatigués et découragés dans votre esprit, pensez à lui. « Et qui est-ce ? » dites-vous. Mais vous le savez, c'est votre Seigneur et Maître, Jésus-Christ. Chaque fois que la paresse s'empare de vous et que vous commencez à vous appuyer sur les manches de la charrue, et que le diable vous murmure : « Regarde en arrière », ne regardez pas en arrière ; levez les yeux et regardez-le – le Crucifié – et je suis sûr que vous ne serez plus fatigué.

Myconins, l'ami de Luther, avait décidé qu'il n'aiderait pas Luther, mais qu'il resterait tranquille et seul dans un monastère. La première nuit où il s'y rendit, il fit un rêve à ce sujet ; il rêva que le Crucifié lui apparut, avec les marques des clous encore dans ses mains, et qu'il l'emmena vers une fontaine dans laquelle il le plongea - une fontaine de sang. Il se vit complètement lavé et, très réjoui, il voulut s'asseoir ; mais le Crucifié lui dit : « Suis-moi ». Il l'emmena au sommet d'une colline, et en contrebas s'étendait une vaste moisson. Il mit une faucille dans sa main et lui dit : « Va moissonner ». Il regarda autour de lui et répondit : « Mais les champs sont si vastes que je ne peux les moissonner ». Le doigt du Crucifié désigna un endroit où un moissonneur était à l'œuvre, et ce moissonneur semblait faucher des hectares entiers à la fois. Il semblait être un géant, faisant d'énormes pas. C'était Martin Luther. « Tiens-toi à ses côtés », dit le Crucifié, « et travaille ». Il le fit, et ils moissonnèrent toute la journée. La sueur perlait sur son front, et il se reposa un instant. Il était sur le point de s'allonger lorsque le Crucifié vint vers lui et lui dit : « Pour l'amour des âmes, et pour moi, continue ». Il saisit à nouveau la faucille et continua à travailler, mais il finit par se fatiguer à nouveau. Alors le Crucifié vint à nouveau vers lui et lui dit : « Pour l'amour des âmes, et pour moi, continue ». Et il continua. Mais une fois, il osa s'arrêter et dire : « Mais, Maître, l'hiver arrive, et une grande partie de ce bon blé sera gâchée ». « Non, dit-il, continue à moissonner ; tout sera récolté avant l'arrivée de l'hiver, chaque gerbe. J'enverrai d'autres ouvriers à la moisson, fais seulement de ton mieux. » Alors maintenant, je pense que le Crucifié m'emmène au sommet de cette colline, et vous avec moi, et nous montre cette grande ville de Londres et dit : « Voyez, ce grand champ est mûr pour la moisson, prenez vos faucilles et moissonnez-le ». Vous dites : « Seigneur, je ne peux pas. » « Non, dit-il, mais par amour pour les âmes et pour le Crucifié, allez-y et moissonnez ».

Ah, mes frères, je vous en supplie, ne cessez pas votre travail ! Soyez plus diligents que jamais. Pensez davantage au Christ ; cela vous donnera la force d'accomplir votre devoir et vous débarrassera de toute lassitude. Et si cela ne suffit pas, souvenez-vous, frères et sœurs, que le labour peut être difficile ; il est peut-être vrai que nous traversons une période glaciale, que l'hiver est très rude pour l'Église du Christ ; mais continuons à labourer avec acharnement, car la moisson récompensera tous nos efforts. Je peux vous dire que la moisson que j'ai déjà récoltée me récompense dix mille fois pour tous mes travaux. Lorsque j'ai serré la main d'une pauvre femme qui a été sauvée du péché grâce à mon ministère, j'ai senti que cela valait la peine de mourir pour arracher cette âme à l'enfer. Ah, c'est une moisson bénie que Dieu nous donne ici ; mais quelle moisson ce sera lorsque nous verrons toutes les âmes sauvées rassemblées au-dessus, lorsque nous verrons le visage du Christ et que nous déposerons nos couronnes à ses pieds !

Alors regardez, travaillez, espérez. Une heure passée avec votre Dieu compensera tout ce que vous pouvez endurer ici. Oh, que Dieu le Saint-Esprit vous comble d'énergie, vous donne une force nouvelle, et que vous tous, vous commenciez à labourer plus droit, plus profondément, plus longtemps que vous ne l'avez jamais fait auparavant ! Ne regardez jamais en arrière, ne retirez jamais votre main de la charrue, car en temps voulu, vous moissonnerez si vous ne vous découragez pas. Persévérez, et ne soyez pas comme le paresseux qui ne veut pas labourer à cause du froid, qui mendiera à la moisson et n'aura rien.